

L'œuvre et ses contextes

I. Être femme, aristocrate et mondaine dans la France du Grand Siècle : Marie-Madeleine Pioche de la Vergne, dite comtesse de La Fayette (1634-1693)

Les éléments incontournables de la biographie de Mme de La Fayette, amie de la grande Sévigné, mondaine discrète, précieuse à ses heures, écrivain secret, rendent compte d'une époque et des goûts dominants, notamment artistiques et littéraires. Un préambule historique et culturel prépare la lecture moderne des textes classiques* dont *La Princesse de Clèves* illustre magistralement les enjeux profonds.

A. Histoire d'une femme écrivain au XVII^e siècle

Lire *La Princesse de Clèves*, c'est découvrir l'un des plus grands romans de notre littérature. Œuvre d'une intensité singulière, mais qui n'en reste pas moins signifiante à l'intérieur d'un contexte historique et social. On ne saurait réduire le roman à des données anthropologiques*, mais pour en dégager le génie, il faut comprendre dans quel paysage social et culturel est apparu ce texte. Pourquoi parle-t-on à son sujet de naissance du roman



psychologique*, pourquoi cette œuvre a-t-elle été si marquante dans l'histoire littéraire, pourquoi la morale qu'elle illustre a-t-elle tant choqué ?

L'auteur de *La Princesse de Clèves*, que l'on connaît sous le nom marital de Mme de La Fayette, naquit Marie-Madeleine Pioche de la Vergne, à Paris, en 1634. Elle y mourut en 1693. Elle connut donc la fin du règne de Louis XIII, la Régence (celle d'Anne d'Autriche à partir de 1643), la Fronde (remise en cause par les aristocrates du pouvoir royal), et le règne glorieux de Louis XIV (à la mort de Mazarin, en 1661). Elle traversa la majeure partie de ce que l'on a coutume d'appeler le Grand Siècle, où les querelles politiques furent vives et décisives pour la royauté. En effet, la monarchie absolue s'y imposa dans toute sa magnificence. Quels éléments de l'histoire permettent de comprendre notre comtesse, de saisir les singularités d'une femme de lettres au XVII^e siècle, où il n'était pas souhaitable qu'un noble se commette à des travaux littéraires, et encore moins qu'une femme se pique de création artistique ? Comment trouver sa place dans une société d'Ancien Régime où la naissance déterminait amplement les destins ?

B. Naître dans la petite aristocratie sous la royauté d'Ancien Régime

Sans figer les individus dans leurs origines familiales, on peut cependant éclairer, par la parenté et l'éducation de la comtesse, cette vie qui, quelque retirée et exigeante qu'elle fût, s'inscrit dans un contexte historique particulier. Autrement dit, il convient de connaître l'histoire et la culture d'Ancien Régime pour ne pas faire de lectures à contresens.

La comtesse de La Fayette naquit fille de gens de petite noblesse. C'est dire que rien n'était acquis pour elle qui dut toujours travailler à la bonne marche des affaires familiales, protéger ses biens, conserver son patrimoine à grands coups de procès et de procédures. En effet, la noblesse n'avait pas droit de commercer sans déroger à son statut, et il fallait bien vivre de revenus, conserver les héritages. Son père, un homme cultivé, était ami de Voiture, Chapelain¹, Mlle de Scudéry², grandes figures littéraires de l'époque. Il collectionnait les meubles précieux, les livres rares, et

1. Jean Chapelain (1595-1674), critique et poète français, académicien.

2. Madeleine de Scudéry (1607-1701), écrivain français appartenant au courant précieux.

fréquentait l'hôtel de Rambouillet. Ainsi, la jeune Mlle Pioche de la Vergne fit son éducation dans un milieu choisi, où la beauté et l'art avaient leur place. En effet, l'hôtel de Rambouillet, haut siège de la préciosité à Paris, n'était autre que la demeure de la marquise de Rambouillet, qui y recevait des gens de lettres pour se livrer à d'intenses discussions littéraires comme à des débats de casuistique* et de morale. Il faut imaginer combien ces fréquentations ont pu former l'esprit et les goûts de la jeune fille. Son père bénéficiait également de la faveur de Richelieu, ce qui posait d'entrée de jeu des liens entre le pouvoir et la famille La Vergne. Sans être riche, cette famille n'en était pas moins introduite, et la comtesse cultiva toujours des relations utiles avec le pouvoir royal. Cela dit, le père de Mme de La Fayette n'était pas un ambitieux, il mena une vie retirée. C'est sa mère, une coquette, fine en affaires, qui dirigeait la petite fortune, plaça leur argent et cultiva au mieux des relations qui pourraient un jour servir à sa fille. Voilà pour la parenté, qui ne présage en rien de l'activité qui nous intéresse, l'écriture, tant Mlle Pioche de la Vergne ne dut qu'à elle-même sa culture comme sa position dans la société.

C. L'éducation et le goût des lettres

Elle fut l'élève de Gilles Ménage (1613-1692), écrivain, mondain, érudit du Grand Siècle. Grâce à lui, malgré la mort de son père, elle bénéficia d'une éducation que peu de jeunes filles de son temps reçurent. Elle lisait les vers italiens, latins, français, profitant de sa santé fragile comme de ses retraites à la campagne pour dévorer des livres aussi bien en italien qu'en français, et surtout, de nombreux ouvrages d'histoire, de littérature ou de morale. Mais c'est le roman, genre déconsidéré à bien des égards à cette époque, galant* par excellence, qui retint tous ses suffrages. Dans sa correspondance avec son maître Ménage, elle exprime souvent son excitation et sa hâte à lire une nouvelle tomatison* de la *Clélie* (1654-1658), long roman d'amour baroque* qui connut un grand succès auprès du lectorat noble. Au début de son mariage, alors qu'elle séjourne en Auvergne, loin de la capitale, elle continua à lire romans, mémoires, anecdotes historiques. Ce goût pour la lecture, cette assiduité dans l'étude, font – quoi qu'on en dise – le **terreau de l'écriture future** de ses fictions romanesques. Car peut-on écrire un roman aussi serré et efficace que *La Princesse de Clèves* si l'on ne s'est pas pétri

de littérature ? Peut-on initier le roman psychologique, renouveler le genre romanesque en lui donnant une unité, si l'on ne s'est pas plongé dans les œuvres qui nous précèdent ?

D. L'ascension sociale et les affaires : la fréquentation de la Cour et des cercles nobiliaires

Écrire, ce n'était ni un métier ni avouable dans la bonne société. Contrairement à ce qu'on observe aujourd'hui, **on n'écrivait pas du temps de Mme de La Fayette pour être célèbre, mais dans le secret**. Même si un Corneille, à cette époque, en tant que bourgeois, parla l'un des premiers en faveur des droits d'auteur, pour défendre le statut de l'homme de lettres, on n'était pas écrivain de condition et il fallait obtenir sa subsistance par d'autres moyens. Être clerc*, comme Ménage qui devint abbé, avoir une charge nobiliaire, parlementaire, être un bourgeois rentier, comme Blaise Pascal. Marie-Madeleine Pioche de la Vergne s'appliqua à se protéger matériellement des aléas de l'existence, tant la petite noblesse pouvait être menacée de ruine. Même mariée, elle n'abandonna jamais la défense de ses affaires. En 1651, elle devint demoiselle d'honneur de la Reine, ce qui lui conférait une position, mais nullement définitive. Alors elle cultiva les relations d'influence comme celle avec Angélique de Lafayette (supérieure du réputé couvent de Chaillot), avec la veuve du roi d'Angleterre Charles I^{er}, et avec Henriette, qui devint la fameuse Madame. Elle épousa le frère de la religieuse Angélique, Monsieur de Lafayette, puis suivit Henriette à la Cour de Louis XIV après que celle-ci eut épousé le frère du roi. En 1661, la comtesse devenait dame d'honneur de Madame. Cette fréquentation du monde des Grands la mêlait aux intrigues de Cour, lui fit connaître de l'intérieur un milieu qu'elle dépeint dans *La Princesse de Clèves*. Tout cela permit à notre comtesse de vivre à l'abri de la gêne financière.

Outre la Cour, la comtesse fréquentait l'hôtel de Nevers où Madame du Plessis Guénégaud et son mari tenaient un salon littéraire largement influencé par le jansénisme*, et où l'on défendit à leur parution anonyme *Les Provinciales*¹ de Pascal (1656). Les débats moraux des salons, comme

1. Œuvre de Blaise Pascal publiée anonymement et attaquant les jésuites.

le jansénisme, ont influencé Mme de La Fayette. Que faire quand on a des devoirs sociaux, des engagements publics, et qu'ils nient l'honnêteté morale qu'on se doit à soi-même? Comment régler ses passions face à ce monde dont on a besoin pour vivre et qui nous force à mille compromis? Comment résister à une Cour qui nous prive de la réflexion solitaire, de la constance dans nos résolutions? Autrement dit, passer du monde de la Cour à celui des salons, puis se retirer dans ses terres auvergnates, puis dans sa demeure de la rue Vaugirard, implique-t-il de renier son intégrité, d'accepter les apparences de morale pour véritable morale? Comment accorder son exigence individuelle à une société aristocratique condamnée au paraître et aux dépendances dans lesquelles la royauté tend à la réduire de plus en plus étroitement?

E. Le goût pour la retraite et la solitude

Mme de La Fayette cultiva tout au long de son existence des liens avec les gens de pouvoir, tels Henriette d'Angleterre et même Louis XIV, mais elle passait aussi beaucoup de temps seule, à régler des affaires de famille et d'argent, ou à recevoir ses amis intimes comme Segrais¹, La Rochefoucauld ou Mme de Sévigné. Elle maintint toujours un va-et-vient entre mondanité et solitude. Cette dialectique s'imposa avec d'autant plus de netteté au cours du XVII^e siècle pour les nobles dans la mesure où Louis XIV forçait les Grands à être des courtisans, obligés du Roi, dépendants de ses grâces et de ses disgrâces. Privilégier la retraite, c'était donc remettre peu ou prou en cause l'exigence de mondanité et des jeux sociaux hypocrites.

La structure de la société nobiliaire de l'époque corsetait la liberté des individus, car on devait rendre des hommages, se montrer pour tenir son rang et espérer gagner des influences et ne pas perdre les appuis qu'on avait difficilement obtenus. On voit dans *La Princesse de Clèves* que le prince oblige sa femme à reparaitre dans le monde pour en finir avec le deuil de sa mère, et que c'est ce retour dans le monde qui réduit la princesse à subir la présence de Nemours et donc la passion qui s'en suit. Ce goût pour la retraite fit écrire à Mme de La Fayette dans sa correspondance: « Paris me tue. J'aime bien mieux ne voir guère de gens que d'en voir de fâcheux. Je ne

1. Jean Regnault de Segrais (1624-1701), écrivain français, auteur de romans et académicien.

vois personne, je ne m'en soucie point du tout », ou encore, dans une lettre de 1673 adressée à Saint-Maur :

« J'ai quitté toutes mes affaires et tous mes amis. J'ai mes enfants et le beau temps, cela me suffit. ... Tout le monde me paraît si attaché à ses plaisirs, et à des plaisirs qui dépendent entièrement des autres, que je me trouve avoir un don des fées d'être de l'humeur dont je suis. »

La comtesse, femme de tête dans les affaires, n'en était pas moins soucieuse de préserver sa tranquillité, son indépendance qui, selon le rapport de Segrain, lui faisait dire : « C'est assez d'être. » Non seulement on comprend en quoi la tâche d'« être », opposée aux exigences du « paraître », peut occuper toute une existence, mais on comprend aussi qu'« être » abouti à une sorte de plénitude sereine que les liens obligés que tisse la société ne peuvent que compromettre. On sait que les amis de notre auteur avaient coutume entre eux de l'appeler le « Brouillard », comme si elle mettait toujours un voile entre elle et le monde. On dira que nos sociétés aspirent également à la solitude dans la critique qu'elles font des contraintes sociales et de la publicité, mais on y dépend moins d'un pouvoir absolu, on n'est plus condamné publiquement par les règles religieuses, il ne revient pas à un seul de souffler le chaud et le froid. Le XVII^e siècle a été hanté par la question de l'authenticité, de la solitude impossible, de la transparence. On en retrouvera trace dans *La Princesse de Clèves*. En creux de notre roman, du *Misanthrope* de Molière ou des *Caractères* de La Bruyère, s'inscrit une aspiration à la retraite.

F. L'écriture à plusieurs têtes : la discussion morale comme origine des œuvres de Mme de La Fayette

L'encre a beaucoup coulé pour décider si les œuvres de Mme de La Fayette étaient issues de sa plume. Son premier texte, un portrait de son amie Madame de Sévigné, n'est pas plus signé que ne le furent les ouvrages qui suivirent. C'est qu'il n'était pas convenable pour un noble de commettre une œuvre, et qu'il était surtout absolument compromettant pour une femme d'écrire. Le fait que Mme de La Fayette ait fait signer ses œuvres par d'autres est certainement à l'origine du déni de paternité

qu'on impose à ses textes. L'écrivain faisait usage de prête-noms comme le frère de Mlle de Scudéry a signé les romans de sa sœur afin de préserver la réputation de cette dernière. Bienséance oblige, le portrait de Mme de Sévigné fut publié par Segrais et Huet¹, figures littéraires accréditées, dans un recueil de 1659.

L'Histoire de la princesse de Montpensier fut écrite pendant l'été 1661, probablement inspirée des observations de Mme de La Fayette sur l'aventure d'Henriette d'Angleterre et du comte de Guiche. L'œuvre fut corrigée par Ménage, discutée sur certains points avec lui, mais bien de la main de l'auteur de *La Princesse de Clèves*. En 1670, elle entreprit l'écriture d'un roman espagnol pour distraire le duc de La Rochefoucauld avec lequel elle entretenait une longue liaison, sûrement d'amour, puis d'amitié. Ils lurent ensemble *L'Astrée*, roman pastoral, et disputaient de morale et de littérature. *Zayde* (1670) naquit de cette collaboration intellectuelle, et mêla également Segrais et Huet à l'entreprise. Le roman parut sous le nom de Segrais. *L'Histoire de la princesse de Montpensier* comme *Zayde* furent des succès de librairie mais dont la comtesse ne tira aucun prestige. Chose difficile à comprendre pour nous, mais qui ne rendait pas moins importante l'entreprise de questionner la morale par la fiction, de cultiver des amitiés autour de la création.

La Princesse de Clèves n'échappe pas aux soupçons d'origines plurielles, mais elle a constitué le coup de maître de notre comtesse, elle a ému les esprits, provoqué les indignations. La rumeur l'accusa de plagiat et d'inconvenance. Elle aurait imité un roman de Mme de Villedieu. On pense que la rédaction de *La Princesse* se serait étalée sur six années (1672-1678), pendant lesquelles La Rochefoucauld fut très proche de la comtesse, assombri qu'il était par des deuils. Le fait que les romans de Mme de La Fayette aient partie liée à ces discussions avec amis et pairs, ne doit pas priver la comtesse du mérite qu'elle ne doit qu'à elle, de la paternité littéraire nécessaire à l'unité des œuvres, mais bien plutôt nous inviter à en dégager la teneur casuistique* et morale. Discuter de l'aveu que la princesse de Clèves fait à son mari, ce n'était pas se reposer sur autrui, sur les hommes supposés plus aptes ou savants, mais éprouver ensemble des hypothèses morales, des dispositifs romanesques. Dans un contexte histo-

1. Pierre Daniel Huet (1630-1721), prélat et érudit français, auteur d'ouvrages scientifiques, théologiques et de pensées.

rique où le genre romanesque fut méprisé, la discussion permit à Mme de La Fayette d'affiner son récit, de lui donner une efficacité et une simplicité admirables. Enfin, le fait que ces textes s'ingénient à explorer les conditions de la vertu féminine dans une société jugée comme compromettante pour les femmes, permet de rendre à César ce qui est à César. Il tenait à cœur à cette femme de lettres d'examiner le statut moral et social de la veuve, la ferveur de l'amante, les devoirs de l'épouse. Le nœud moral de la fiction articule morale et personnage féminin.

G. Morale individuelle et société : la tentation du jansénisme

La liaison de l'auteur de *La Princesse de Clèves* avec le duc de La Rochefoucauld, auteur des célèbres *Maximes* (1664), a souvent été considérée comme une preuve de son goût pour une peinture pessimiste de la condition humaine, qu'on a tôt fait de rattacher à une anthropologie jansénienne*. Les *Maximes* sont en effet une suite de réflexions cyniques sur l'amour, les femmes, la noblesse, la morale : c'est une **démystification généralisée sur l'inanité et la tromperie des apparences**. « Nos vertus ne sont, le plus souvent, que des vices déguisés », propose-t-il en épigraphe* à l'ouvrage. À la parution du recueil, la comtesse écrivit : « Quelle corruption il faut avoir dans le cœur et l'esprit pour imaginer tout cela ! » Pourtant, c'est un reproche qu'on lui fit au sujet de sa *Princesse* bien des années après. On sait d'ailleurs que Mme de La Fayette avait écrit un *Raisonnement contre l'amour* dès 1663, qui n'a malheureusement pas été conservé. Ce refus de l'amour, au nom de son pouvoir sans pareil de mystification des apparences, se retrouvera au centre du dispositif passionnel de *La Princesse de Clèves*, de manière radicale puisqu'il implique l'issue tragique du roman.

Après le décès du duc de La Rochefoucauld en 1680, Mme de La Fayette, qui ne pratiquait jusqu'ici qu'une religion d'usage, fréquenta plus assidûment l'hôtel de Nevers où la pensée janséniste était promue. Mme de La Fayette lisait les ouvrages des Arnauld¹ ou de Pascal², elle

1. La famille Arnauld est une grande famille janséniste.

2. Blaise Pascal (1623-1662), philosophe et scientifique janséniste.